

Apprendre à comprendre.

Dans cette deuxième partie du cours sur les phénomènes de la communication l'attention se déplacera de la structure de la communication vers les messages. On en peut distinguer trois classes: (a) les messages de connaissance, (b) de désir, et (c) des sensations. Tout message peut être réduit à une de ces trois classes sous une analyse formelle, (sous le "calcul propositionnel"). La classe (a) est indicative, la classe (b) impérative, et la classe (c) exclamatoire. Bien sûr: il y a aussi des propositions sous forme de questions, mais on peut montrer que toute question demande une réponse qui appartient à une des trois classes. Cette distinction est traditionnelle. Dans la tradition la classe (a) est épistémologique, et son idéal est la "vérité", la classe (b) est éthique, et son idéal est la "bonté", et la classe (c) est esthétique, et son idéal est la "beauté". Le discours plus important de la classe (a) est la science, de la classe (b) est la politique, et de la classe (c) est l'art. Bien sûr: une telle classification schématique est de la pure abstraction. En réalité, toute communication est un mélange des trois classes, et, ce qui est plus important, toute classe peut être communiquée sous l'apparence de toute autre classe: les impératifs peuvent être communiqués sous forme d'indicatifs, les indicatifs sous forme d'exclamation, etc. Ce mélange et cette mascarade sont dangereusement déroutants, car ils sont les armes grâce auxquelles les mass media nous manipulent. Sous l'apparence d'une "science" ou d'un "art" on nous remplit d'impératifs pour pouvoir mieux changer notre comportement. Une des tâches de la théorie de la communication est précisément d'analyser les messages pour les démasquer: les "dés-idéologiser".

Un avertissement: la grande majorité des messages, sous n'importe quelle forme, est du non-sens. L'analyse montre qu'un tel message ne contient aucune information. On a calculé qu'approximativement 80% des messages de la communication humaine sont du non-sens. Dans les mass media cette proportion est probablement beaucoup plus grande. C'est un problème important dont on parlera dans une conférence future. Ici le thème sera les messages concernant la connaissance,

Le message qui communique une connaissance est un indicatif, une phrase du type "fonction", ("x₁fy"). Une prédication d'un sujet en fonction d'un objet. Le problème de l'épistémologie, de comment la connaissance est possible, est contenu dans cette affirmation si simple. Malheureusement ce n'est pas le moment d'entrer dans le problème. Je dois me contenter à dire que le problème est "grammatical", qu'il s'agit de la philosophie du langage, et que la philosophie de la science, (l'"épistémologie" au sens stricte), est l'analyse "grammaticale" des phrases prononcées pendant le discours de la science.

Ce qui faut dire ici, en revanche, est le fait que les messages qui communiquent des connaissances peuvent être codifiées en n'importe quel code. On peut communiquer une connaissance par l'image, la musique, la danse aussi bien que par la parole. Les épistémologues tendent à l'oublier, parfois, car la science est codifiée par la langue parlée ou par des codes provenant de la langue parlée, et la science est notre modèle de toute connaissance. Donc: quand je dis que le message qui communique une connaissance est une phrase, cela n'implique pas que toute phrase est un ensemble de mots; et quand je dis que le problème de l'épistémologie est "grammatical", cela n'implique pas la seule grammaire des langues. Il ne s'agit pas, dans l'épistémologie, d'une philosophie des langues, mais des langages. Néanmoins: les langues parlées, et plus spécialement les langues parlées dans l'Occident, (avec leur structure "sujet/prédicat"), sont un code fondamental pour nos messages de connaissance.

La raison en est que la science, source de la grande majorité de nos connaissances, est structurée par ce type de code "sujet/prédicat". Elle est occidentale à ce sens profond. Les langues de structures différentes, comme les langues agglutinatives de l'Afrique et de l'Amérique, ou comme les langues isolantes de l'Extrême Orient, communiquent des connaissances d'un type différent de la notre. Nous pouvons apprendre à comprendre ces connaissances-là par des codes d'images ou de trois dimensions, (par "l'imagination" ou la "participation"), mais elles sont incompréhensibles pour nous par la lecture linéaire, logique. Et comme la lecture linéaire est notre méthode pour comprendre les connaissances scientifiques, et comme les connaissances scientifiques sont pour nous décisives, les connaissances extra-occidentales restent, pour nous, périphériques, ("exotiques"), en dépit de tous les efforts de les incorporer dans l'Occident, (voir: le Taoïsme, Zen Bouddhisme, la magie africaine et mexicaine aux états Unis).

Car nos mémoires sont structurées, à présent, par une croyance zéro aux messages de la science. Nous sommes compétents pour recevoir, comprendre, des messages dont la structure est "sujet/prédicat". C'est notre "programme". Bien sûr: nos mémoires ont d'autres compétences aussi. Nous ne sommes pas programmés exclusivement pour la réception de "sujet/prédicat". Nous pouvons comprendre des messages indicatives d'une cathédrale ou d'une symphonie, nous pouvons les connaître, et nous savons qu'il s'agit de messages de connaissance, non seulement de sensation. L'oeuvre d'art est pour nous un message épistémologique, non seulement esthétique, bien qu'elle ne soit pas structurée par "sujet/prédicat". Néanmoins: cette fonction spécifique "A est B" est notre modèle de connaissance. Nous essayons, à la fin de réduire toute connaissance sur cette forme: nous sommes, en cela, comme des ordinateurs. Programmés pour "sujet/prédicat".

Mais nous ne sommes pas tout à fait comme des ordinateurs: nous pouvons nous reprogrammer. Car nous apprenons sur trois niveaux, (si par "apprendre" nous voulons dire "être informé"). Au niveau du code: nous pouvons décoder les messages, mais aussi tomber d'accord avec des autres pour changer le code. Au niveau de la structure: nous pouvons absorber des règles qui ne sont pas encore programmées dans notre mémoire. Et au niveau du répertoire: nous pouvons émagasiner des nouvelles informations. Schématisant, c'est comment nous apprenons: Un message arrive dans un code, (canal). Si nous connaissons le code, nous décodifions le message. Si non, nous ne le comprenons pas, mais nous pouvons essayer de le "traduire". Après avoir décodifié le message, nous en saisissons la structure. Si c'est une structure qui existe dans notre programme, nous pouvons absorber le message. Si non, nous ne le comprenons pas, mais nous pouvons essayer d'introduire ces nouvelles règles dans notre structure, car nos mémoires sont des jeux ouverts. Après avoir introduit le message dans notre structure, nous pouvons comparer son information avec les informations déjà émagasinées dans notre mémoire. Si la nouvelle information s'y adapte, nous pouvons l'émagasiner: elle sera "vraie". Si elle ne s'adapte pas, nous pouvons remanier les informations déjà émagasinées pour lui faire place: nous changeons nos critères de "vérité" pour émagasiner la nouvelle information. Si nous ne réussissons pas à remanier les informations émagasinées, la nouvelle information sera refusée: elle sera "fausse".

Quant au niveau du code, j'ai déjà parlé de comment nous l'apprenons et quels sont les problèmes qui se posent, quand j'ai parlé de la traduction. Ici je propose de considérer, très légèrement, les niveaux de la structure et du répertoire, car ces deux niveaux auxquels nous apprenons posent des problèmes urgents à présent. La capacité de stockage de nos mémoires est grande, mais limitée. Il est vrai que nous n'utilisons qu'une partie de nos cerveaux pour émagasiner des informations, mais il y aura de bonnes raisons pour cela. De l'autre côté la quantité des connaissances disponibles est devenue énorme, et elle augmente toujours. Cela est dû à la structure d'arbre du discours scientifique. Nous avons déjà dépassé le point où le stockage des connaissances disponibles dans les mémoires humaines était encore possible. C'est ce qu'on appelle, incorrectement, l'"inflation des informations". Incorrectement, car ce sont les seules connaissances, et non aussi les informations éthiques et esthétiques, qui sont en inflation. C'est de la mauvaise stratégie que de vouloir émagasiner toujours d'avantage de connaissances dans nos mémoires. Nous connaissons déjà trop, et nous ne pouvons plus manier et remanier les connaissances déjà émagasinées. Des nouvelles connaissances sont devenues inutiles: nous ne les pouvons plus comprendre.

Il y a des mémoires artificielles dont la capacité de stockage est

plus grande que la notre. Les bibliothèques, par exemples. Mais elles sont lentes. À ce moment précis de crise la révolution des mémoires est parvenue: les ordinateurs. Leur capacité de stockage est pratiquement illimitée, et ils sont vites. La bonne stratégie est donc de cesser d'émagasinier les connaissances dans des mémoires humaines, et de les émagasiner dans les ordinateurs. Et, simultanément, de transférer le processus d'apprentissage du niveau du répertoire au niveau de la structure dans les mémoires humaines. Nous ne devons pas faire la concurrence aux ordinateurs: nous perdrons. Mais nous devons, tous, pouvoir manier les divers programmes des ordinateurs, pour qu'ils soient des vrais outils de nos mémoires. Nous devons apprendre des structures nouvelles.

Cela est évident, mais difficile à faire. Il est évident que nous ne pouvons pas ignorer l'inflation des connaissance d'un coté, et l'existence des ordinateurs de l'autre. Mais il est difficile de changer la stratégie de l'apprentissage, car c'est une révolution non seulement de notre système dit "éducatif", mais aussi de notre paideia. L'idéal humaniste d'un homme éduqué est une mémoire qui connaît "tout": "uomo universale". Cet idéal de notre paideia est devenu absurde. Les ordinateurs sont devenus, à présent, des "uomini universali". Il faut abandonner l'idéal de notre paideia, une tâche difficile, car c'est un "nouveau homme" qu'il faut chercher. Un homme qui connaît très peu, seulement l'indispensable pour pouvoir comprendre les connaissances émagasiniées dans des mémoires cybernétiques. Et pouvoir les comprendre, c'est d'apprendre des structures vides: la logique, la mathématiques, la cybernétique, les langues des ordinateurs, la théorie des ensembles, de l'information, de la décision, des jeux, etc. Ce nouveau homme connaîtra peu, mais comprendra beaucoup. Il n'apprendra pas des connaissance, mais comment comprendre. Cela est un aspect important de la révolution dans la communication dont je vous parle dans ce cours: l'homme nouveau.

Nous savons, bien sûr, que la révolution est là, et la crise des écoles en est une preuve. C'est devenu stupide que de vouloir émagasiner des connaissances dans les mémoires des étudiants. L'inflation des connaissance les rend rapidement inutiles. Des nombreuses connaissances valables en 1945 ne le sont plus. Un étudiant qui sort de l'école en 1975 vaut plus maintenant qu'en 1985, et devra donc gagner un salaire plus petit dans dix ans. Si nous continuons avec notre stratégie présente, nous finirons par ne plus rien comprendre. Les ordinateurs et ceux qui savent les manier, les technocrates, prendront le pouvoir. C'est cela le défi: ou bien nous changerons le processus de l'apprentissage, ou bien la technocratie s'installe. La "révolution culturelle" au sens stricte, ou le totalitarisme

Ne l'oublions pas: les messages épistémologiques sont inutiles sans des messages éthiques et esthétiques. La connaissance est inutile sans

des valeurs. Les ordinateurs sont compétents pour la seule connaissance. Et les technocrates sont comme des ordinateurs. Ce ne sont que des outils. Mais ils peuvent néanmoins prendre le pouvoir, et ils sont en train de le faire. À moins que nous comprenons qu'il faut apprendre pour comprendre.